

ami, je vous réponds de tout.

—Mais, monsieur l'abbé! monsieur l'abbé!

—Venez, vous dis-je.

—Il fit encore un pas.

—Hum! murmura-t-il, je ne m'y fie pas.

Et vous avez tort, mon ami. Tant que ce corps aura sa médaille, vous n'aurez rien à craindre.

—Pourquoi cela?

—Parce que le démon n'aura aucune prise sur lui. Cette médaille le protégeait, vous la lui ôtez; à l'instant même le mauvais génie qui l'avait poussé au mal, et qui avait été écarté par son bon ange, est rentré dans le cadavre, et vous avez vu quelle a été l'œuvre de ce mauvais génie.

—Alors ce cri que nous venons d'entendre.

—C'est celui qu'il a poussé quand il a senti que sa proie lui échappait.

—Tiens, dit le bourreau, en effet, cela pourrait bien être.

—Cela est.

—Alors je vais le remettre à son crochet.

—Remettez-le; il faut que la justice ait son cours; il faut que la condamnation s'accomplisse.

Le pauvre diable hésitait encore.

—Ne craignez rien, lui dis-je, je réponds de tout.

—N'importe, reprit le bourreau, ne me perdez pas de vue, et au moindre cri venez à mon secours.

—Soyez tranquille.

Il s'approche du cadavre, le souleva doucement par les épaules et le tira vers l'échelle tout en lui parlant.

—N'aie pas peur, L'Artifaille, lui disait-il, ce n'est pas pour te prendre ta médaille. Vous ne nous perdez pas de vue, n'est pas monsieur l'abbé?

—Non mon ami, soyez tranquille.

—Ce n'est pas pour te prendre ta médaille, continua l'exécuteur du ton le plus conciliant; non, sois tranquille: puisque tu l'as désiré, tu seras enterré avec elle. C'est vrai, il ne bouge pas, monsieur l'abbé.

—Vous le voyez.

—Tu sera enterré avec elle; en attendant, je te remets à ta place, sur le désir de monsieur l'abbé, car, pour moi, tu comprends!

—Oui, oui, lui dis-je, sans pouvoir m'empêcher de sourire, mais faites vite.

Ma foi! c'est fait, dit-il en lâchant le corps qu'il venait d'attacher de nouveau au crochet et en sautant à terre du même coup.

Et le corps se balança dans l'espace, immobile et inanimé.

Je me mis à genoux et je commençai les prières que L'Artifaille m'avait demandées.

—Monsieur l'abbé, dit le bourreau en se mettant à genoux près de moi, vous plairait-il de dire les prières assez haut et assez doucement pour que je puisse les répéter?

—Comment! malheureux! toutes a donc oubliées?

—Je crois que je ne les ai jamais sues.

Je dis les cinq pater et les cinq ave, que le bourreau répéta consciencieusement après moi.

La prière terminée, je me levai.

—L'Artifaille, dis-je tout bas au supplicé, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le salut de ton âme, c'est à la bienheureuse Notre-Dame à faire le reste.

—Amen! dit mon compagnon.

En ce moment un rayon de la lune illumina le cadavre comme une cascade d'argent. Minuit sonna à Notre-Dame.

—Allons, dis-je à l'exécuteur, nous n'avons plus rien à faire ici.

—Monsieur l'abbé, dit le pauvre Diable, seriez-vous assez bon pour m'accorder une dernière grâce?

—Laquelle?

—C'est de me conduire jusqu'à chez moi; tant que je ne sentirai pas ma porte bien fermée entre moi et ce gaillard-là, je ne serai pas tranquille.

—Venez, mon ami.

Nous quittâmes l'esplanade, non sans que mon compagnon, de dix pas en dix pas, se retournât pour voir si le pendu était bien à sa place.

Rien ne bougea.

Nous rentrâmes dans la ville. Je conduisis mon bonhomme jusque chez lui. J'attendis qu'il eut éclairé sa maison, puis il ferma sur moi, me dit adieu, et me remercia à travers la porte. Je rentrai chez moi, parfaitement calme de corps et d'esprit.

Le lendemain comme je m'éveillais, on me dit que la femme du volour m'attendait dans ma salle à manger.

Elle avait le visage calme et presque joyeux.

—Monsieur l'abbé, me dit-elle, je viens vous remercier: mon mari m'est apparu hier comme minuit sonnait à Notre-Dame, et il me dit: "Demain matin, tu iras trouver l'abbé Mouille, et tu lui diras que, grâce à lui et à Notre-Dame, je suis sauvé."

FIN.

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 6 NOVEMBRE 1880.

CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

—o—

Mon cher *Vrai Canard*,

En lisant les gazettes anglaises j'ai appris que le beau-père de monsieur Dolorme, avait l'intention de faire une tripe au Canada pour s'assurer si nos opignons étaient pas en faveur de l'Amérique et il voulait savoir si nous étions pour l'annexion.

Il paraît que M. Argaille, (c'est le beau-père de M. Dolorme) ne viendra pas par chez nous. Il a pris cette résolution après une lettre que je lui ai écrite sur les affaires politiques du pays. Il m'avait demandé mon opinion par lettre, et je lui ai répondu.

J'ai été obligé d'écrire ma lettre en anglais parce que le beau-père à Delorme ne comprend pas une miste de français.

Voici ma lettre:

La Barre à Plouffe 29 Oct. 1880

Dear Mister Argaille,

I take the pen and the ink to make you know news of my health which is good, God thanks; and I hope that the present will find you of the same.

I heard say you wish to go to Canada to sound yourself the opinion of the people and see if he has a slant towards annexion.

I have no door by behind and I will speak to you franchement.

D'abord you make a great mistake if you think that Canada is a very rich country. The province of Quebec he owes to God and all his saints, beaucoup more than able to pay. Mister Wurtele was axed to go to France and borrow for us \$4,000,000. We got credit, we got all the money we wanted, so much that we will be able to pay only on the week of the three Thursdays, you understand, la semaine des trois jeudis.

Now all the men who compose the government of Quebec, all poor man, who have trop petites gages to work like gentlemen.

They make speculation on all the contracts and we kill ourselves, sweating water and blood, to pay interest on our debts.

You see our governments are to dear for people who always eat mad cows, you understand what I say, manger de la vache ouragée. If the things walk like that for ten years, our dog will be dead, yes, notre chien sera mort. Now I tell you franchement Mr. Dolorme, the governor general, is very costive for poor canadiens.

I tell you my fashion of thinking a little crooked, un peu croche. \$72,000 a year and lodging, and his pension over the market, was beaucoup too much. Pas moyen for us to pay big runroad like Pacific.

The canadian people is shoved in for too many taxes. The government of Ottawa he tax now all thing. We can not buy a beautiful hat of beaver, he is too dear because of taxes. It is same thing of my trouses, coats, vest coats, tuques and bodies of flannel. Every thing taxed, tax of coal oil sugar, coffee, tea, coal, forks and knives of table, stoves to ovens, you understand, poêles à fourneaux. They tax aussi my tabacco en tarquettes and tabacco on roll. Tax again whiskey white, rum, gin, I no more can take my coup d'appétit, you know, my knock of appetite without me paying twice the price.

Since we have gotten the protection, the poor journalist, he burst of hunger, yes, so, he crève de faim. Wages not enough strong to gain his life. He must go in America and find work in manufactories of cotton. I'll ax you now mister, if we not love better to eat pork and beans, pea nuts,

chest nuts, pop corn, than eat only galette de sarrasin and lard salt.

Now, me thinks that it is better for us who are poor like some salt, yes, pauvre comme du sel to go in America and annex ourselves. I have shame to say it, but it is the case our country resembles to a man who falls of an evil, you understand, qui tombe d'un mal. He must not remain long without medecine.

That medecine is annexion to United States. Because why? In ten years we arrive to pay the \$4,000,000 to France and bag. Arrive pour payer, poche. I must say that to my short shame, yes, à ma courte honte. Yes, the day is not far when we will say to England: "Come down from the colt" débarque de dessus le poulain. Will you stop yourself! Voux-tu t'arr'oter! When you will read my letter you may laugh to belly unbuttoned, à ventre deboutonné, but that is my opinion.

I am, &c.,

LADEBAUCHE.

ECHOS D'OTTAWA.

L'Institut Canadien d'Ottawa file un mauvais coton depuis que la majorité de ses membres on a fait un Tammary Hall au petit pied

Trois termes de présidence équivalent à un mandat de député. Aussi voyons-nous tous les ambitieux de la politique aspirer aux charges de cette institution.

Le public intelligent se montre apathique vis-à-vis de l'Institut qui pour se sustenter est obligé deux au trois fois par année de battre la grosse caisse afin de combler un déficit dans ses finances.

Le dernier mouvement littéraire de l'Institut a été de donner une fête aux huitres à laquelle on était admis moyennant un billet coûtant un dollar.

Cette fête financièrement a été un succès. On y a mangé à bouche que vous-tu et l'on y a bu à tire-larigot.

Six chansons ont été composées pour la circonstance par MM. Sulte, St. Aubin, Christin, Lusignan et Campeau avec beaucoup de talent et d'esprit.

Un parti de jeunes gens a proposé d'introduire dans l'Institut un débit de bière et d'autres liqueurs plus ou moins alcoolique.

Cette proposition fut combattue avec acharnement par un des membres aux mœurs austères et à la figure ascétique, agrégé à plusieurs clubs conservateurs et à d'autres sociétés religieuses.

L'opposition de ce monsieur suffisait pour faire rater le projet des amis de Gambrius. Aujourd'hui ces derniers triomphent.

Pendant la célèbre fête aux huitres de l'Institut, l'avocat im placable de la tempérance s'est griaé comme un porte-faix et partant à la prochaine séance il ne souleva plus d'objection à l'in-